

GRENOBLE, UNE VILLE DE DÉFIS

Grenoble aura toujours été une interrogation. Cette ville a déjà une longue histoire, mais il ne reste que quelques vestiges de chacune des périodes phares de son existence. Son site est à la fois une force (avec la beauté de ses paysages et la proximité de la nature) et une faiblesse (avec la faible surface disponible, qui fragilise incontestablement son développement). Elle est située géographiquement dans la «banane bleue», proche de l'Italie, de la Suisse, de la mer et de Lyon, mais elle est éloignée temporellement de trop de destinations (3 heures pour Paris et autant pour la mer), à une époque où le facteur temps est source de valeur ajoutée.

Ancienne ville administrative, Grenoble a surtout été connue au XIX^e siècle pour ses activités industrielles. Les choix d'implantation d'usines ont correspondu aux évolutions scientifiques de chaque époque. Ainsi, le développement de la houille blanche a doté la région d'industries chimiques performantes. À l'époque, les questions d'écologie n'avaient pas cours, la recherche du progrès économique dominait toute réflexion sur l'intérêt d'une localisation aussi risquée pour l'environnement. La force de Grenoble fut de chercher à former et à maintenir sur place une «matière grise» de qualité. Cette ville située dans un site naturel remarquable, souvent gérée par des ingénieurs et des universitaires, a cultivé le paradoxe de charrier simultanément la réputation d'une ville moderne, à la main-d'œuvre qualifiée, au cadre de vie intéressant et celle d'une agglomération polluée, sans grand passé historique reconnu et culture particulière.

Pourtant, Grenoble a toujours eu, au moins jusqu'à une période récente, un vrai pouvoir d'attraction sur les cadres parisiens et français soucieux d'une vie plus calme ou plus sportive. Les montagnes recouvertes de neige, la cité de la recherche fondamentale,

l'Université de qualité, sont autant d'éléments qui «remplissent des rêves éveillés». Toutes les rues s'ouvrent sur l'une des montagnes, lesquelles constituent l'élément structurant de l'urbanisme local. Le tramway est revenu à Grenoble, en même temps que l'idée du développement durable et de la lutte contre la pollution. Les urbanistes en ont profité pour remodeler la ville en faveur des piétons ou des deux roues. Aujourd'hui, la ville propose les liaisons tram-train, sans rupture de charge. Grenoble cherche toujours à innover. Les transports de la ville sont partout accessibles aux handicapés. Les bulles de la Bastille donnent un cachet exceptionnel à l'agglomération, avec une vue merveilleuse sur le potentiel des promenades champêtres ou urbaines. Avec la restauration du Cargo, la nouvelle patinoire et le futur Grand Stade, objet encore de nombreuses polémiques, Grenoble s'équipe pour demain.

Pourtant, pour les Grenoblois, la ville a perdu de sa superbe. La «matière grise» est parfois très critique. Elle voit dans sa ville une agglomération polluée, trop encombrée, sans projet culturel de talent. Elle déplore une dégradation de son image de marque depuis les fameuses «affaires» politiques. Elle regrette la trop grande sagesse de son université, qui a perdu le goût de la contestation et qui s'est rangée dans la routine et la médiocrité des aspirations. Or, de nombreuses enquêtes ont été faites sur Grenoble. S'il est vrai que l'image a perdu de sa verdeur, de sa pétulance, il faut dire que le monde s'est aussi rapetissé. Il y a 35 ans, Grenoble c'était une part d'exotisme, la ville de la neige, des vacances et de la montagne. Aujourd'hui les horizons du cadre parisien se sont élargis et il va à Zermatt ou à Cape Town aussi souvent que dans la capitale iséroise, sauf si son travail l'y appelle.

Aujourd'hui Grenoble est à la croisée des chemins. Si elle veut se développer, il faut qu'elle choisisse des technologies non polluantes, à moins d'accepter une banalisation de son espace en site industriel. Elle peut essayer de contrôler son développement, en espérer un autre, plus élitiste, moins industriel probablement, plus tourné encore vers la matière grise. Mais dans ce dessein, il lui faut attirer les entreprises performantes, et celles-ci ne viendront que si

le bassin grenoblois est bien fourni en main-d'œuvre qualifiée de qualité. L'avenir «rose» (sans a priori politique) grenoblois ne peut s'écrire qu'avec l'excellence de ses universités. Or, justement, il est susurré ci et là que le niveau aurait baissé, que les hommes d'administration seraient moins charismatiques et que les chercheurs trouveraient aujourd'hui à Paris plus d'occasions d'exercer leurs fibres créatrices.

Ces impressions correspondent à une réalité. Il faut cependant rappeler ce qu'est Grenoble afin de bien saisir la qualité de ses performances économiques et universitaires réelles. Rappelons que Grenoble est finalement une petite ville de 154000 habitants, en faible progression depuis 1990, du fait de l'espace restreint de son site géographique. Comme la superficie de la commune atteint 18 kilomètres carrés, la densité est de 8500 habitants. L'agglomération dépasse 450000 habitants. Son taux de natalité 13,2 pour mille est relativement faible et le chômage, toujours inférieur à celui de la moyenne nationale, représente 8 % de la population active.

Il est alors essentiel de faire un peu le point sur la question. Un numéro spécial de *Libération* avait essayé de fournir, avec talent, quelques éléments de réponse¹. Le panorama dressé est finalement encore très favorable. L'enquête d'opinion des Français sur Grenoble s'est avérée positive. Les expressions qui viennent le plus à l'esprit à propos de Grenoble sont la montagne (31 % des personnes interrogées), les Jeux olympiques (12 %), les sports d'hiver et le ski (12 %), une grande et belle ville au climat chaud (7 %) et agréable à vivre (5 %), avec des grandes écoles, une bonne université (6 %) et les technologies de pointe (5 %). Les qualificatifs négatifs sont nettement moins évoqués, la pollution (6 %), la cuvette (3 %), une ville triste et pas animée (2 %), une circulation difficile (1 %), les magouilles politiques ou Alain Carignon (1 %). Près de 30 % de la population française ne se prononcent pas, ce qui témoigne finalement d'une connaissance importante du site. Grenoble est la troisième ville (21 %) où les Français désireraient

1. *Libération* (2001), «Grenoble, pleine et montagne, La vie en villes», *Libération*, samedi 16 et dimanche 17 juin.

vivre en Rhône-Alpes après Annecy (40 %) et Lyon (24 %). Cette dernière statistique est certainement évocatrice d'une dégradation, car en 1968 Grenoble, au sommet de son art, aurait attiré une bonne majorité de Français. Globalement cependant, parmi des gens habitant ou ayant habité la région, 75 % pensent qu'on vit bien à Grenoble, qu'il y a une identité culturelle et historique (23 %), qu'elle est bien desservie (55 %), que les gens y sont accueillants et ouverts (57 %) et que son rôle croît (55 %).

Grenoble a été l'instrument de toutes les expériences urbaines. La fameuse équipe municipale d'Hubert Dubedout avait cherché à combattre les ghettos et les clivages sociaux. Le quartier de Villeneuve, immense mur coloré de béton en était l'exemple. L'idée était de construire une cité de mélange de classes. Ainsi, dans le même bâtiment, les appartements vastes et bien conçus étaient soit affectés à une clientèle attachée au luxe, soit aux logements sociaux. Les équipements publics étaient nombreux et de qualité. Les écoles étaient ouvertes sur la vie, les grands corridors avaient pour fonction sociale le dialogue et l'écoute. Or, l'équilibre a été rompu dès 1980, avec la dégradation des équipements collectifs et le départ progressif des cadres. Aujourd'hui, la Villeneuve fait peur aux clients aisés. Sa réputation n'est pas très bonne et la délinquance y serait plus élevée qu'ailleurs. Le quartier dispose encore de quelques atouts et il faudrait sans doute lui donner une nouvelle dynamique, facilitée en cela par le parc, les collines, les terrains de sports toujours disponibles.

Hier délaissé, en pleine désindustrialisation, le quartier Berriat renaît à la vie. Le prix des appartements commence à frémir, car le grand projet de la ville se situe au nord du quartier. Le CEA et la ville veulent construire Minatec qui a pour ambition de devenir le premier pôle européen en micro et nanotechnologie. Ces activités attirent déjà nombre d'ingénieurs aisés, qui modèlent partiellement l'urbanisme et les modes de consommation de la cité grenobloise. Les chercheurs ont inventé des transistors miniatures et les premiers circuits intégrés. C'est un exemple parfait du lien entre la recherche fondamentale et l'industrie. Ainsi, chaque année 300 bre-

vets sont déposés dans le high-tech. La société Efcis, créée en 1972, est devenue ST Microelectronics, avec plus de 4000 emplois, dont un bon quart de cadres et d'ingénieurs. La sous-traitance s'est rapidement installée dans le bassin grenoblois. Aujourd'hui plus du tiers des emplois nouveaux dépendent des nouvelles technologies. De nombreuses sociétés étrangères sont venues s'installer dans l'agglomération de Grenoble, attirées à la fois par la densité de la matière grise disponible et la qualité de la vie supposée de la région. Il faut dire que Grenoble ne lésine pas sur l'image de la neige pour vendre aussi son concept de ville d'ingénieurs et de recherche fondamentale. Au fond, Grenoble vend un Silicon Valley dans lequel la neige remplacerait l'océan, et la France la lointaine Californie. Il est vrai que Grenoble est la ville la plus connectée au Net après Paris et que plus de 50 % de la population dispose à domicile ou sur son lieu de travail des moyens pour le faire. C'est une ville d'ingénieurs, d'universitaires et de chercheurs, dont les familles, les associations et les institutions restituent le niveau de vie et les exigences intellectuelles. La ville dispose d'infrastructures très modernes, les solutions de haut débit sont disponibles. «France Télécom a planté son ADSI, Complétel sa fibre optique et Numéricable son câble²».

Aujourd'hui, on ne parle plus, à propos de Grenoble, d'expérience sociale, mais de performances technologiques et économiques. Grenoble a oublié ses rêves, elle s'est banalisée avec la mondialisation de sa production et de ses achats. Elle subit aussi les retombées d'une telle stratégie. Lorsque la nouvelle économie connaît une crise, Grenoble est concernée en premier chef. Dans ces conditions, à supposer que les mêmes objectifs soient poursuivis dans le futur, l'avenir de la ville passera de plus en plus par la recherche fondamentale, de celle dont le général De Gaulle disait «qu'elle ne doit pas seulement chercher, mais aussi trouver».

Les revenus des cadres sont importants, ce qui explique la cherté des appartements et des terrains. Se loger dans ou à l'extérieur de

2. Noualhat, Laure (2001), *Quotidien au Net*, «Grenoble, pleine et montagne, La vie en villes», *Libération*, samedi 16 et dimanche 17 juin, p. 5.

Grenoble est devenu difficile si l'on ne peut accorder 2000 à 3500 euros le mètre carré respectivement pour le logement d'occasion ou le neuf. Les services à domicile prospèrent, témoignage de l'importance des revenus et de la volonté des consommateurs d'améliorer coûte que coûte la qualité de loisirs. La cherté des loisirs n'est pas un frein à leur consommation. Comme il se dit à Grenoble, «la cuvette déborde». Les trois vallées sont déjà bien bâties, et les cadres ont tendance à s'installer en périphérie. La municipalité cherche à faire revivre le centre de la ville, mais le foncier est rare et les opérations immobilières très coûteuses. Le projet Europole (World Trade Center) a connu des vicissitudes et il n'a pas attiré autant d'entreprises qu'il avait été prévu. Pourtant, aujourd'hui, le quartier devient un lieu important, avec le Minatec en bordure, le nouveau palais de justice et le lycée international. L'avenir industriel de la ville de Grenoble devrait se jouer partiellement sur les berges de l'Isère, au Nord, dans le prolongement de tous ces investissements volontaristes qui témoignent de son dynamisme.

La vallée du Grésivaudan se prépare aussi un bel avenir. Motorola, Philips et ST Microelectronics créent ensemble, dans une alliance, un centre de recherche et de développement commun à Crolles. Un projet initial, qui disposait aussi de la participation de TSMC (Taïwan), du LETI et du CEA (pour certains domaines de recherche) prévoyait 800 millions d'euros et 600 emplois à l'horizon 2004. Avec l'arrivée de Motorola, on double la mise avec 1,5 milliard d'euros et 1200 emplois directement concernés, soit le plus gros investissement industriel de France depuis 10 ans. Il faut ajouter à ces investissements le soutien financier de l'État et des collectivités locales, pour plus de 540 millions d'euros supplémentaires, dont une partie sur le site du polygone scientifique grenoblois (200 millions d'euros). Les technologies concernées se situent entre la recherche et la production industrielle, avec le développement des futures générations de semi-conducteurs, passant d'une échelle de 90 à 32 nanomètres dans les cinq prochaines années. Cet investissement aura des conséquences très positives sur l'ensemble de l'économie de l'agglomération grenobloise. Crolles

2 deviendra le numéro un mondial dans ce domaine. Le choix de Motorola a été fondé sur l'environnement et la qualité de la matière grise. Au total, plus de 4500 emplois devraient être créés.

Grenoble a toujours connu une vie politique intense, qui a connu son point d'orgue aux élections législatives avec le duel Jeanneney-Mendes France (1968) et aux élections municipales la surprise de la victoire d'Alain Carignon sur le charismatique Hubert Dubedout, au début des années 1980. Le Groupe d'action communale (GAM) avait défrayé la chronique en son temps. Certains analystes politiques parlaient même d'une autre manière de faire de la politique, plus citoyenne et plus proche des gens et des associations les représentant. La défaite de Dubedout donnera à Alain Carignon une envergure nationale, sanctionnée par plusieurs Ministères de la République. Mais après les fameuses affaires de corruption, Grenoble a hérité d'une «mauvaise» réputation, alors même que nombre de villes du même rang avaient sans doute connu les mêmes excès, mais avec une médiatisation moindre, si l'on veut bien mettre de côté Paris et Lyon. Après cette période brouillée, Michel Destot court après l'ombre du prestige grenoblois, mais il faut dire, à sa décharge, qu'il n'est pas très aidé dans sa tâche. Il est obligé d'accepter des compromis pour la mise en place d'une majorité municipale, ce qui rend difficile la définition d'un cap. Sans cesse remis en question par ses alliés (Ades, Association démocratie Écologie solidarités, et G.O., Grenoble objectif citoyenneté), qui ne lui accordent manifestement que trop peu confiance, il cherche avant tout une démarche pragmatique qui ne convient pas toujours à sa majorité, plus soucieuse de principes qui s'accommodent parfois mal avec l'action. Quelles qu'en soient les raisons, le maire n'est pas particulièrement soutenu par les habitants de Grenoble. Ceux-ci regrettent de ne pas disposer comme premier magistrat d'un homme qui aurait été appelé à exercer des responsabilités de dimension nationale, capable d'ouvrir la ville aux projets à long terme décidés hors de la région et d'imposer parfois des décisions douloureuses à court terme, mais efficaces pour l'avenir de la ville. La vie politique a parfois son poids d'ingratitude avérée ou ressentie. Dans les conditions qui lui sont faites par sa majorité plurielle,

Michel Destot ne peut que très difficilement accomplir sa tâche et satisfaire ses ambitions pour la ville. Au fond, la question du tunnel sous la Bastille éclaire cette situation. Si le Parti Socialiste se déclare favorable à sa construction, il n'en va pas de même des écologistes. On discute toujours, de réunion en réunion, chacun restant sur ses positions, de consultations en consultations. Dans ces conditions, l'exercice du pouvoir municipal devient une occupation à plein temps, qui limite toute ambition nationale au seul travail législatif.

La vie culturelle à Grenoble n'est pas exceptionnelle, son niveau est même en déclin progressif si on la compare avec celles d'autres villes françaises équivalentes. Aujourd'hui, le Cargo, cette Maison de la culture chère à André Malraux, fonctionne en dehors de ses murs, attendant une restauration et une diversification de ses activités. Cette recherche de culture populaire n'aura pas été une réussite, sauf sans doute pendant la période de la direction de Georges Lavaudant. Aujourd'hui, le Cargo est un enjeu politique. Le projet de requalification date de 1994, avec la décision prise par Édouard Balladur d'une participation financière de l'État. Après maintes péripéties, l'architecte Antoine Stinco a été choisi, mais le projet suscite bien des critiques. Le bâtiment abrite le Centre dramatique national, une scène nationale et un centre chorégraphique national. Aujourd'hui bien des interrogations subsistent sur la direction de ce Cargo et des choix de programmations qu'il faudra faire entre Laurent Pelly, metteur en scène associé, Jean-Claude Galotta le chorégraphe et Marc Minkowski le directeur musical. C'est près de 15000 mètres carrés qui devront être réhabilités, avec une salle de concert de 1000 places, une salle modulable de 1070 places, une autre de 240 places et des salles de multimédias. En outre, 5600 mètres carrés de nouveaux bâtiments seront érigés, pour deux studios de danse, une salle de création, un atrium et un café-restaurant. Il s'agit aussi de réaliser un monument important dans l'architecture grenobloise.

À côté du Cargo, les troupes de théâtre amateurs foisonnent, malgré le manque de salles disponibles. Des squats ont été indirect-

tement encouragés, créant ainsi des conditions de créations extrêmes et dans l'urgence. Le 102, rue d'Alembert, dans le quartier Berriat, est le plus ancien. Il regroupe nombre d'artistes libertaires et tiers-mondistes. Ils disposent aujourd'hui d'une convention d'occupation d'une salle de 120 personnes. Le Brise Glace est arrivé en 1994, toujours cours Berriat, dans une friche industrielle de l'entreprise Alstom. Il dispose d'ateliers, certains réservés aux artistes étrangers de passage. Tolérée, l'association critique le Cargo, cette grosse structure trop chère, et elle propose des rencontres entre tous les artistes, renommés ou non. D'autres squats existent, mais leur reconnaissance est moins établie.

Grenoble, c'est aussi une ville très sportive, avec le Vercors, la Chartreuse et Belledonne comme terrain de jeu ou cadres. La promenade d'été, le ski d'hiver remplissent bien des loisirs des habitants. Il y a une culture hédoniste dominante, qui bizarrement conjugue l'individualisme des sports de glisse avec l'effort parfois collectif de l'alpinisme. Grenoble, c'est à la fois une culture «intériorisée» et souvent égoïste, et une recherche constante de citoyenneté. Le plaisir ne se prend pas ici comme ailleurs. Il est moins nocturne, plus sportif. L'activité physique est vécue comme un plaisir, l'inscription à un club étant le meilleur moyen pour lier connaissance. Le Club universitaire de Grenoble a plus de 12000 inscriptions. Ses universités ont trusté, quand il existait, le fameux Trophée de l'équipe couronnant les universités et Grandes Écoles les plus sportives de France. Les Comités d'entreprise possèdent souvent leur club sportif et la demande est toujours plus grande, aidée bien souvent par les efforts des entreprises elles-mêmes en matière de financement. Nombreux sont les adeptes du vélo du dimanche, avec les machines souvent très high-tech, proches de celles des professionnels. La «via ferrata» propose aux Grenoblois une escalade de rochers à l'aide de rampes, d'échelles, de câbles. C'est une curiosité locale, mais c'est aussi un passe-temps agréable, qui ne donne guère envie d'avoir, en plus, une vie nocturne mouvementée. L'attrait des montagnes doit être fort pour compenser des nuits trop calmes. Peu de restaurants servent après 22 heures et tous les bars ferment à une heure du matin. Avec un campus

envié par nombre d'universités étrangères, les étudiants sont trop souvent coupés du centre de Grenoble. Ils ne viennent que trop rarement y amener leur insolence et leur joie de vivre. Grenoble s'endort tôt, mais vit ses journées intensément.

Cette culture spécifique correspond bien à celles des scientifiques et des universitaires, généralement habitués à une certaine rigueur dans leur mode de vie. Nombreux sont ceux qui refusent leur mutation pour conserver un mode de vie incomparable. Le sport fait l'objet de nombreuses discussions, plus d'ailleurs pour celui qui est pratiqué dans les loisirs que pour celui qui se regarde dans les salles offrant du sport spectacle. Au fond, la population grenobloise ne situe pas ses plaisirs au même référent que celui des autres villes. Dans ces conditions, ceux qui n'acceptent pas ce mode de vie vont qualifier cette ville de provinciale, culturellement faible et en déclin. C'est mal connaître les passions des Grenoblois pour ces activités sportives et leur goût pour la tranquillité et les joies simples de la recherche et de l'engagement physique.

L'avenir industriel de Grenoble est sans doute limité par ses montagnes. Son destin se trouve certainement dans sa capacité à rénover ses formations, notamment universitaires, à constituer un cadre performant pour dégager les synergies de la recherche fondamentale et appliquée, à attirer les industries et services à «forte matière grise», à s'engager dans l'amélioration des modes de vie et à vouloir toujours conserver une qualité de vie sportive et humaine qui a fait sa réputation.